
LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES

GEORGES BATAILLE, L'ANIMAL ET LE SACRIFICE

Jean-Louis BRUNAUX *

Depuis Aristote aucun penseur, peut-être, ne s'est penché sur les relations de l'homme et de l'animal avec autant de passion et de bonheur que ne le fit Georges Bataille. Par l'aisance de ses formules lapidaires, par la pureté rimbaldienne de sa pensée, il rejoignait les Présocratiques, pères de la philosophie mais surtout témoins de l'époque charnière entre préhistoire et histoire où lui-même chercha tant à retrouver la racine de l'homme. Reniant vingt-cinq siècles de pensée occidentale obstinée à élever l'homme au-dessus de sa condition d'être vivant, G. Bataille plongea littéralement dans le gouffre de la vie animale pour comprendre ce qu'il appelait "ce passage de la bête humaine à l'être délic que nous sommes".

Mon but n'est pas d'exposer cette investigation incessante et polymorphe, puisqu'elle fut à la fois philosophique, économique et romanesque. Il est seulement de tenter de rassembler les idées fulgurantes de ce "nouveau mystique", selon le mot de Sartre, pièces disséminées d'un immense puzzle qui traverse toute son oeuvre, et de le faire dans une perspective qui m'a toujours été sensible et où j'ai redécouvert Georges Bataille, celle de la religion.

La formule paradoxale qui sert de titre à cette communication, titre d'un recueil de poèmes de Paul Eluard, que Bataille repris dans son *Lascaux*, n'a évidemment ici rien de fortuit. La place du terme "animal" et le rapport de possession inversée qui le lie à l'homme est un raccourci saisissant - de ceux qu'il aimait - de la révolution copernicienne opérée par G. Bataille dans le champ qui m'intéresse, les relations des hommes et des animaux, la place de l'animal dans la religion. Ce que je veux montrer maintenant, c'est comment ce penseur, en s'appuyant sur les rapports primitifs, au sens propre, de l'animal avec l'animal, de l'homme avec l'animal, a pu formuler une théorie de la religion qui prend place aujourd'hui parmi les grandes théories classiques, celles de Durkheim, de Mauss, de Weber et dans laquelle on peut puiser quelque explication au mystère immense du sacrifice. La triple référence que fait à Georges Bataille Luc de Heusch dans le dernier grand essai en date sur la question, *Le sacrifice dans les religions africaines*, me semble à cet égard tout à fait significative.

Dans l'oeuvre abondante de l'écrivain, l'animal occupe une place omniprésente. Il n'est pas un des grands essais où un chapitre ne lui soit consacré, que se soit *La part maudite*, *La théorie de la religion*, *L'érotisme*, ou *L'expérience intérieure*. Mais encore il est une préoccupation constante de nombre d'articles, de multiples compte-rendus des centaines d'ouvrages empruntés à la Bibliothèque Nationale. L'animal, l'être vivant, demeurent des questions ouvertes, des gouffres à connaissance, dont les thèmes sont aussi divers que nombreux : de l'entomologie (la vie sociale des insectes, par exemple) à l'anatomie et à la médecine (psychiatrique, légale) en passant par toutes les formes d'art (la numismatique gauloise, *Lascaux*, les Surréalistes, etc...).

Cette présence obsessionnelle de l'animal et qui peut paraître incongrue dans des oeuvres telles que *La théorie de la religion* ou *L'érotisme*, rend plus étrange encore son absence de l'oeuvre romanesque. Aucune trace dans *Madame Edwarda*, *Le mort*, *L'histoire de l'oeil*, *L'abbé C*, d'une bête qui prendrait une place quelconque auprès des héros. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, l'animalité est plus que jamais là, elle est l'étoffe des personnages, leur écueil et leur naufrage, comme si dans l'oeuvre de Bataille il revenait à la fiction la mission de couronner l'essai, d'en être l'aboutissement. Parfois, à quelque signe, le héros trahit sa trouble identité. *Madame Edwarda* : "le loup qui la masquait la faisait animale" ... "nue comme une bête". *Ma mère* : "j'étais nue, je croyais qu'avec mon cheval, nous étions des bêtes des bois." Ou cette description, dans *Le mort*, qui nous ramène à notre sujet : "La scène, dans sa lenteur, évoquait l'égorgeement d'un porc ou la mise au tombeau d'un dieu." Les héros de Georges Bataille, par une sexualité transgressée où se perd le désir, par un commerce si étroit avec la mort qu'à la fin elle se dérobe comme ultime salut, nous plongent dans cette condition animale que leur auteur ne peut décrire en termes de raison. Ils réussissent ce à quoi aucun traité de religion ne parvient : ils renvoient l'image de cette horreur-fascination de l'homme qui sacrifie l'animal.

Si la préhistoire, les premières formes d'art, l'émergence de l'homme du monde animal, parcourent l'oeuvre comme autant de leitmotive, ce ne sont pas simples obsessions du saint ou du fou, comme Georges Bataille aimait à se définir. Ils sont la base d'une authentique philosophie, philosophie sans système et dont la forme est celle que lui aurait donnée un Nietzsche du XX^e siècle. S'inscrivant dans la droite ligne de Hegel, dont la pensée, à travers l'enseignement d'Alexandre Kojève, l'a, comme beaucoup d'intellectuels de cette époque, profondément marqué, G. Bataille se fait philosophe de l'évolution de l'humanité. Il la brosse à grands traits dans des livres qui se répètent et s'épurent à mesure, pour n'être plus à la fin que livres d'images commentées de quelques lignes, tel *Les larmes d'Eros*, honoré par André Malraux de sa censure. Comme Hegel, rejoignant Héraclite, il conçoit tout dans le mouvement. Mais Bataille va plus loin que son maître : il ne traque plus seulement l'histoire mais le procès même de l'humanité. Pour cela - c'est ce qui nous intéresse ici -, il remonte au-delà de la préhistoire, à cette aube de l'humanité où la silhouette de l'homme tarde encore à se détacher de ses semblables qui déjà ne le sont plus. Dans ce moment insaisissable mais crucial, Bataille découvre le sens du sacrifice.

Avant de retracer cette marche inexorable, il lui faut retrouver l'origine, l'origine reniée depuis que l'homme est homme. Elle n'est rien d'autre que l'animalité. Nous nous sommes tant menti à ce propos depuis des millénaires que la chose n'est pas facile : "Rien à vrai dire n'est aussi impénétrable pour nous que cette vie animale dont nous sommes un prolongement" (BATAILLE, 1988, p. 534). Qu'est-ce qui fait l'animal ? Qu'est-ce qui fait l'homme ? Reprenant les catégories hégéliennes, Bataille remarque que le caractère fondamental de l'animalité est de n'avoir aucun rapport d'objectivation que ce soit avec le monde ou avec les autres animaux. "Il est, dans le monde, immanent" (BATAILLE, 1988, p. 532) "Tout animal, écrit-il de cette si belle formule, est dans le monde comme de l'eau à l'intérieur de l'eau" (BATAILLE, 1973, p. 25). Il ne se sépare pas de ce monde, car il n'a pas conscience de sa propre existence.

Cette immédiateté, cette immanence, on les reconnaît avec plus d'évidence encore dans le rapport de l'animal à l'animal où tous deux échappent à la dialectique du maître et de l'esclave. "Il n'est rien dans la vie animale qui introduise le rapport du maître à celui qu'il commande, rien qui puisse établir d'un côté l'autonomie et de l'autre la dépendance... Le lion n'est pas le roi des animaux : il n'est dans le mouvement des eaux qu'une vague plus haute renversant les autres plus faibles." (BATAILLE, 1973, p. 25).

Cette situation de l'animal, pourrait-on dire si l'on ne craignait l'allusion trop sartrienne, ne se révèle jamais mieux que dans l'instant capital - que Georges Bataille donne comme une donnée fondamentale de sa théorie de la religion - où l'animal mange un autre animal. Cet instant n'est à vrai dire capital que par rapport à cet autre, riche de conséquences celui-ci, où c'est l'homme qui mange l'animal. Car le fait pour l'animal de manger un semblable d'une autre espèce ne lui fait pas quitter son immanence. Mangeant, l'animal ne pose pas ce qu'il mange comme un objet qui se distinguerait de lui. Il n'a pas conscience de la mort, l'une des façons de passer de la catégorie de sujet à celle d'objet. Ces différences, on le verra, entre l'animal et l'homme projettent la lumière la plus vive sur la religion et le sacrifice.

Mais suivons le raisonnement de Georges Bataille qui se calque sur la marche de l'humanité. Comment l'homme quitte-t-il son animalité ? La coupure essentielle est l'objectivation. En se servant de choses, puis en transformant ces choses en de vrais outils, il acquiert progressivement la conscience de l'objet. Mais la rupture n'est vraiment consommée que lorsqu'il mange l'animal. Il ne peut le faire indifféremment, instinctivement. Ce serait au risque de trahir son ascendance honteuse : sans conscience de la mort de l'animal, il retomberait dans l'animalité. Aussi doit-il transformer ce qu'il mange en chose. "La préparation de viandes n'a d'ailleurs pas essentiellement le sens d'une recherche gastronomique : il s'agit avant cela du fait que l'homme ne mange rien avant d'en avoir fait un objet" (BATAILLE, 1973, p. 53).

On le voit bien, c'est le temps des premiers interdits, dès l'abord et avant même qu'on puisse parler de préhistoire. "Si les animaux se distinguent clairement de l'homme, c'est peut-être le plus nettement en ceci : que jamais pour un animal rien n'est interdit; le donné naturel limite l'animal, il ne se limite lui-même en aucun cas" (BATAILLE, 1955, p. 31). Ici l'analyse par Bataille des interdits se fait précieuse. En les expliquant par la situation "historique" si l'on peut dire, qui les précède et non par le discours après coup qui voudrait les justifier, l'auteur soulève un pan du voile épais de la religion. La distinction nécessaire et forcément artificielle d'avec l'animal marquerait l'origine du tabou alimentaire, du tabou de l'inceste et, plus loin, du sacrifice, même si, par la suite, ces rites se sont chargés d'autres sens. "Les sociologues -ou les historiens de la religion- n'imaginent pas en principe, que les nombreux interdits

qu'ils rapportent et que, souvent, ils étudient, ne doivent pas relever d'explications particulières, qu'ils relèvent d'une explication globale, mettant en cause en son ensemble le passage de l'état animal dans lequel l'interdit ne peut jouer, à l'état humain où il est évidemment le fondement des conduites humanisées" (BATAILLE, 1955, p. 31).

Ces interdits, pour l'essentiel, touchent à trois domaines : la mort, la manducation, la sexualité. Les trois renvoient dangereusement l'homme à son animalité première et c'est pourquoi il lui fallait poser des barrières qui soient autant de frontières avec le territoire de la bête. Le cadavre d'homme ne doit pas paraître comme une chose, viande que l'on pourrait manger, squelette dont les éléments pourraient devenir autant d'objets. Il doit être protégé de tout contact mais encore paré de ce qui le séparait jadis de l'animalité, son vêtement, un outil. Les interdits alimentaires jouent le même rôle, classificatoire : ils instaurent un ordre et viennent signifier que l'homme ne peut pas manger de tout indistinctement, ce qui aurait la conséquence inéluctable de rappeler trop clairement que lui-même est consommable. Pareillement la sexualité est une expérience de la violence qui doit être réglée : "L'homme est dès l'abord l'animal qui échappe à la contrainte toute puissante du désir immédiat, il est l'animal qui met le désir en suris, pour se consacrer entièrement à la mise en oeuvre du moyen" (BATAILLE, 1988, p. 418).

Mais ces interdits, qui accompagnent les premiers pas de l'*Homo faber*, dans la perspective hégélienne d'une évolution de l'humanité, doivent trouver leur contrepartie, sans laquelle l'homme naissant se serait trouvé anéanti. C'est la transgression, catégorie capitale de l'oeuvre de G. Bataille. Elle prend trois for-mes : le jeu, l'art et la religion. A celle-ci Georges Bataille fait correspondre un nouveau stade de l'humanité, celui de l'*Homo sapiens*, mais qu'il aimerait rebaptiser *Homo ludens*, titre d'un ouvrage de Huizinga qui l'avait, en son temps, beaucoup inspiré. A ce stade seulement il faudrait faire débiter la véritable humanité. "Ce fut lorsqu'il joua, et que jouant, il sut prêter au jeu la permanence et l'aspect merveilleux de l'oeuvre d'art, que l'homme assumait l'aspect physique auquel sa fierté demeura liée" (BATAILLE, 1955, p. 36). On sait que cette période est pour Bataille symbolisée par la grotte de Lascaux, à quoi il consacra l'un de ses plus beaux ouvrages, à mon sens les plus belles pages qui furent jamais écrites sur la préhistoire.

Avec cette transgression nous touchons enfin le but que nous nous étions donné, la religion. Elle apparaît en même temps que le jeu et l'art, lorsque l'homme, par le biais de l'outillage, découvre tout à la fois l'activité utile et l'activité inutile. L'activité ludique, que dans son ouvrage économique Bataille appelle aussi "activité de dépense ou de consommation" n'est autre que le plus puissant moteur de la religion, comme elle l'est de l'art ou de la guerre.

Bataille n'est pas un penseur ordinaire de la religion, comme il le dit lui-même : "Je parle, moi, de la religion du dedans, comme le théologien de la théologie." (BATAILLE, 1988, p. 398). Son grand mérite est, à l'opposé des sociologues français, comme Durkheim ou Mauss, ou son contemporain Roger Caillois, de n'avoir pas cherché à construire un système, avec des catégories universelles. "J'ai tenté, écrit-il au début de la *Théorie de la religion*, d'exprimer une pensée mobile, sans en chercher l'état définitif". Parce que son tableau de la religion ne se limite pas à une seule époque ni à une région du monde mais qu'il se veut général, nous sommes contraints à un choix. Je ne retiendrai que ses analyses du sacrifice. Celles-ci sont plurielles. Elles se juxtaposent, se complètent et ne s'articulent que dans le développement du livre dont elles sont tirées.

Oubliant les leçons de ses devanciers sociologues, Bataille restreint le sacrifice à la seule mort de l'être vivant. De telles épurations, courantes dans ses démonstrations, lui permettent de toucher l'essentiel, de ne pas se perdre dans les détails, comme s'il avait décidé une fois pour toutes de n'appliquer qu'une moitié de la formule de Heidegger, "L'arbre ne doit pas cacher la forêt". A la question "Qu'est-ce qu'un sacrifice ?" la réponse est toujours la même, c'est avant tout un spectacle, une représentation qui livre déjà dans sa forme tout son sens. "Seule une mise à mort spectaculaire, opérée dans des conditions qui déterminent la gravité et la collectivité de la religion, est susceptible de révéler ce qui d'habitude échappe à l'attention."

Evidemment le but du sacrifice est de livrer du sacré. Pour ses prédécesseurs, le sacré n'est d'ailleurs que du profane artificiellement rendu sacré par cette opération que l'on dirait aujourd'hui médiatique. Georges Bataille ne retient pas cette version un peu choquante, peut-être parce qu'elle est trop matérialiste ou trop simpliste. Poussant jusqu'au paradoxe la phrase de Hegel "L'homme est la mort qui vit une vie humaine" il lui donne une application inattendue. Le sacré n'est pas une chose, même au statut particulier, il est ce que révèle la mort, il est conscience. "La victime meurt, alors les assistants participent d'un élément que relève sa mort. Cet élément est ce qu'il est possible de nommer avec les

historiens de la religion, le sacré" (BATAILLE, 1957, p. 29). Quel est le contenu de ce sacré? "La continuité de l'être étant à l'origine des êtres, la mort ne l'atteint pas, la continuité de l'être en est indépendante, et même, au contraire la mort la manifeste" (BATAILLE, 1957, p. 29). Dans la *Théorie de la religion*, l'auteur devient plus explicite : "La puissance qu'a la mort en général éclaire le sens du sacrifice, qui opère comme la mort, en ce qu'il restitue une valeur perdue par le moyen d'un abandon de cette valeur... Sacrifier n'est pas tuer, mais abandonner et donner... La mise à mort n'est qu'une exposition d'un sens profond" (BATAILLE, 1973, p. 67).

Qu'on ne se laisse pas troubler par cette syntaxe encore hégélienne. Quand Georges Bataille écrit : "Le sacrifice est un roman, c'est un conte illustré de manière sanglante" (BATAILLE, 1957, p. 98), il est en avance sur son temps, il donne déjà à Lévi-Strauss cette réponse que les ethnologues comme Luc de Heusch commencent seulement à formuler. Le sacrifice est bien, sur le mode gestuel et thâtral, le correspondant du mythe. Il n'est pas "L'acte absurde" que suggère à l'analyste des mythes le célèbre concombre d'Evans-Pritchard. Le sacrifice a pour mission d'exposer le sens du plus grand mystère, celui de la vie, de sa perpétuation.

Ce rôle didactique se doublerait encore d'une fonction presque reproductrice. La mort renforcerait la vie, que cette croyance soit réelle, métempycotique ou purement spirituelle. Ainsi Aristote croyait encore, nous rappelle Bataille, que certains animaux, formés spontanément dans la terre ou dans l'eau, étaient nés de la corruption des chairs. Plus près de nous, les Gaulois, nous rapporte César, pensaient que seule une mort (celle du sacrifié) pouvait racheter une vie (celle de celui qui sacrifiait, malade ou lui-même condamné). Enfin pour illustrer le troisième cas, Bataille cite l'admirable passage du *Sermon de la mort* de Bossuet, si révélateur de nos croyances les plus profondes et les moins raisonnées : "La nature presque envieuse du bien qu'elle nous fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle le redemande pour d'autres ouvrages."

Ainsi le sacrifice serait la plus parfaite abstraction de cette pensée, qu'on a appelée "primitive" puis "sauvage" sans que l'une ou l'autre expression ne satisfasse vraiment. "C'est généralement le fait du sacrifice d'accorder la vie et la mort, de donner à la mort le rejaillissement de la vie, à la vie la lourdeur, le vertige et l'ouverture de la mort" (BATAILLE, 1957, p. 102). Ainsi, à la fin, il reviendrait à l'animal la lourde tâche de rendre un sens à la vie de l'homme. Par sa mort il y parviendrait, se plaçant tel l'animal de Lascaux "au niveau des dieux et des rois".

J'avais commencé cette communication par le titre de Paul Eluard *Les Animaux et leurs hommes*, Bataille voulait que cette image fût une clé pour comprendre la grotte de Lascaux. Ne pourrait-elle être la clé pour comprendre le sacrifice ?

* C.N.R.S. (UPR 314), 1, rue Lombardy, F- 60350 Bitry.

BIBLIOGRAPHIE

- BATAILLE G. (1955) : *La peinture préhistorique, Lascaux ou la naissance de l'art*, Paris.
- BATAILLE G. (1956) : *Madame Edwarda*, Paris.
- BATAILLE G. (1957) : *L'érotisme*, Paris.
- BATAILLE G. (1966) : *Ma mère*, Paris.
- BATAILLE G. (1967) : *Histoire de l'œil*, Paris.
- BATAILLE G. (1967) : *Le mort*, Paris.
- BATAILLE G. (1973) : *Théorie de la religion*, Paris.
- BATAILLE G. (1988) : *Ouvrages complètes*, Volume XII, Gallimard édit., Paris.
- HEUSCH L. de (1986) : *Le sacrifice dans les religions africaines*, Paris.
-